



Graines d'utopie

Été 2023 N° 11

longo maï

Une récolte abondante, fruit d'un savoir-faire partagé, à Limans.

Semences nomades

Minuscules et pourtant si précieuses, les semences sont à la base de la vie. Une fois les conditions réunies, ces petites pépites des grandes étendues germent, s'enracinent, fleurissent, portent des fruits et donnent elles-mêmes des graines. Elles garnissent ainsi généreusement les champs et les potagers du monde entier.

Néanmoins, reproduire ses propres semences est un travail de longue haleine, qui demande beaucoup de savoir-faire, une certaine dose de patience et surtout de la passion.

Depuis de nombreuses années dans les jardins de Longo maï, les graines sont conservées et multipliées avec soin. La nature s'y montre généreuse. On produit pour soi mais on obtient toujours plus, ce qui permet de donner ou échanger. Les semences découvrent alors d'autres terres, d'autres lieux et parfois elles retrouvent leurs régions d'origine, tissant des liens entre les pays européens et jusqu'en Ukraine, au Liban, en Irak.

Depuis la nuit des temps, les graines voyagent librement. Quel bonheur que cela puisse continuer! Grand merci à ces personnes qui mettent tout en œuvre pour préserver cette source de vie! Des bourses organisées partout en Europe, notamment en Suisse, en France ou en Allemagne, permettent ces échanges de graines et de savoir-faire. Les rencontres «Semences nomades», initiées par des jardinières de Longo maï, s'inscrivent dans cette démarche. On y troque des graines issues d'une douzaine de projets collectifs et de jardins partagés de France, du Liban, ou encore d'Espagne. Ces rencontres constituent aussi un précieux moment de réflexion commune. Ce printemps, les discussions ont principalement porté sur le changement climatique, dont nous ressentons les effets dans chacun de nos

lieux. Les « nouveaux étés », caractérisés par la sécheresse entrecoupée de précipitations extrêmes, sont source de nombreuses difficultés. L'exploration de pistes ingénieuses comme le travail sur les microclimats et l'enrichissement du sol, l'étagement des cultures, l'agroforesterie ou encore la sélection de variétés apparaît essentielle afin de développer la résilience des milieux et l'adaptation des végétaux.

Face à des situations dramatiques comme la guerre, la défense des semences libres représente un engagement qui peut sembler dérisoire. Cependant, en Ukraine, suite à la mise à disposition de pommes de terre et de maïs prêts à semer pour des paysans et paysannes de Transcarpatie l'année dernière, un projet agricole prend forme à Nijnié Sélichthché. Il devrait permettre la production de légumes biologiques et leur transformation. L'objectif: créer une base économique et une organisation solidaire avec les habitant-es de la région et des réfugié-es qui ont fui les zones de combat, pour ainsi cultiver ensemble un avenir meilleur.

Même si elle est parfois truffée d'embûches, la vie trouve toujours un chemin. Alors, prenons soin des petites graines et de leur grande diversité, pour qu'elles germent librement et continuent de nourrir l'humanité, ici et ailleurs!

Julie

Les fruits de la formation



Jana et Cora vivent au Montois, la ferme de Longo maï dans le Jura. Passionnées de permaculture, elles nous partagent leur expérience avec cette pratique florissante à la croisée de l'agriculture, de la philosophie et de la politique.

Pourquoi avez-vous choisi de vous occuper du jardin?

Le jardin nous donne la possibilité de nous frotter à des activités variées, en prise avec la vie quotidienne: de la construction du sol à la production de semences, en passant par les semis, les récoltes, la transformation. Cela nous nourrit, dans tous les sens du terme! Tout d'abord, par le contact avec les gens, en particulier les habitant·es de notre village d'Undervelier. On échange autour de la vente de nos légumes à l'épicerie villageoise de «la Sornette», de nos bourses annuelles d'échange de semences puis de plantons.

Le jardin, c'est aussi une source de «nourriture intellectuelle» et un engagement politique. Parce que l'agriculture – et c'est encore plus flagrant quand on prend le terme d'exploitation agricole – renvoie à des logiques économiques qui ne nous plaisent pas. Les questions sont nombreuses et profondes: comment préserver les sols et leur fertilité? Quel bilan nutritif des aliments issus de l'agriculture conventionnelle? Quel véritable accès pour tous les êtres humains à une alimentation suffisante et de qualité? Pourquoi des conditions de travail inhumaines pour les ouvriers et ouvrières agricoles en Suisse et dans l'UE?

Que signifie la permaculture pour vous? Pourquoi avez-vous souhaité vous y former?

Pour nous, la permaculture c'est un condensé de nombreuses connaissances et approches. L'un des principes directeurs de la permaculture est «chaque fonction doit être remplie par plusieurs éléments, chaque élément doit remplir plusieurs fonctions». Ce principe, à première vue si simple, offre en réalité une manière complètement différente d'envisager le quotidien: aussi bien dans la planification d'une ferme ou d'un jardin, que dans la conception et l'organisation des tâches, des responsabilités et des connaissances au sein d'un collectif. Se poser de temps en temps ce genre de questions permet de voir des choses essentielles sous un tout autre angle.

Quel est le sujet de votre travail de fin d'études?

Le Montois est engagé depuis quelques années dans une démarche de changement, appelée «processus de vision». Le groupe prend le temps de créer un imaginaire commun pour certains domaines de notre vie collective. Dans le cadre de notre travail de fin d'études, nous avons pu concrétiser ce travail. Certains projets ont déjà pu être réalisés pendant la formation, comme la construction d'une nouvelle serre. Elle devrait énormément faciliter nos activités au jardin! D'autres projets sont encore flous et nécessitent des discussions approfondies. Notre travail de fin d'études comprend un inventaire des idées et des projets déjà présents sur la ferme et une analyse des fonctions qu'ils remplissent. Il peut servir de base pour décider chaque année quels projets nous souhaitons mener, et les adapter selon les ressources humaines et le temps disponible dans le groupe. Le plus important pour nous est de pouvoir conserver une certaine flexibilité dans la planification car notre groupe ne s'occupe pas seulement d'agriculture. Des imprévus peuvent arriver, qu'ils soient d'ordre politique, comme la guerre en Ukraine ou bien des choses plus personnelles. Nous voulions faire de la place pour tout cela dans la création de notre «design» de permaculture.

Quelles perspectives voyez-vous pour la permaculture en Suisse?

La permaculture reste un mouvement de niche en Suisse, mais elle prend de plus en plus d'importance. Même dans les grandes exploitations agricoles, on assiste à un changement de mentalité. Grâce au travail de personnes engagées, les surfaces cultivées en permaculture sont, depuis 2020, prises en compte dans les paiements directs. La permaculture trouve de plus en plus d'échos, notamment avec le changement climatique, car elle favorise les petites exploitations, régénère le sol et mise sur la diversité.

Le mot «permaculture» n'est pas un terme protégé, ce qui laisse le champ libre à beaucoup d'interprétations et sensibilités différentes. Par exemple, nous aimerions que le milieu de la permaculture se distancie explicitement de toute forme de propos et de comportements xénophobes, sexistes/homophobes, antisémites ou toute autre forme de discriminations.

Un héritage qui sème l'avenir



Un legs ou la mention de Longo maï dans votre testament, permet à Longo maï d'acquérir des jardins, des terres ou des forêts pour y développer de nouveaux projets. Pro Longo maï et la Fondation Longo maï sont reconnues d'utilité publique. Vous pouvez nous demander une brochure avec toutes les indications nécessaires.

Longo maï, St. Johans-Vorstadt 13, c.p. 1115, 4001 Bâle
061 262 01 11 | www.prolongomai.ch | info@prolongomai.ch

Terres généreuses du Liban

Marion et Till habitent dans la coopérative Longo maï du Mas de Granier dans le sud de la France. Voici le récit de leur séjour mémorable chez nos ami-es du projet Buzuruna Juzuruna.



Le projet Buzuruna Juzuruna fait pousser une multitude de brins d'espoir dans un pays dévasté par les crises.

Avril 2023. Laisser Beyrouth derrière nous. Monter au col. Plonger vers la plaine de la Beqaa. En face, les montagnes rouges de Syrie. Belles, douloureuses, inaccessibles.

«Tu descends à Saadnayel, tu prends la rue derrière la mosquée, tu tournes au vendeur de sandwiches et tu marches jusqu'à voir le chapiteau de cirque au milieu du jardin». Oui, le voilà!

Huit ans depuis que Zoé et Ferdi sillonnaient la France avec leur tournée Graines et Cinéma, pour alerter sur le drame syrien et collecter des semences pour les zones rebelles. Huit ans que j'ai suivi les aventures de leur collectif grandissant. Me voici enfin, pour filer un coup de main.

Buzuruna Juzuruna: Nos graines sont nos racines. Première ferme productrice de semences paysannes au Liban, centre de formation en agroécologie, projet social et petite utopie politique sans frontières.

Lucas nous fait monter sur le toit de la *Maison de la Semence*, construite en briques de terre crue, pour nous donner un aperçu du terrain: deux hectares florissants où des centaines de mini-parcelles savamment distribuées se partagent légumes, fleurs, semences, engrais verts, où des arbres poussent de tous les côtés, où un troupeau de brebis trouve pâture, ainsi que des poules, des abeilles, deux chèvres pour faire du fromage, une bergerie, un hangar avec cuisine et salle de classe pour les stages d'agroécologie, un toit photovoltaïque, plusieurs serres, une habitation familiale – difficile d'imaginer qu'il y a six ans encore, tout ceci était un grand champ vide.

«Où c'est qu'on peut aider? – Où tu veux. Tu fais le tour du terrain et tu demandes aux gens: Beddak moussa'adeh? Tu veux de l'aide?»

Les deux tiers de la vingtaine d'adultes qui travaillent ici ne parlent que l'arabe et une langue gestuelle expressive. Ici, tu peux aider à désherber. Là, arroser. Là, installer des tuyaux de goutte à goutte. Là, arracher des brocolis avant qu'ils ne «fassent l'amour» avec les choux verts syriens. Ici,

peser des graines et les mettre en sachets pour la vente. Là, repoter des aromates. Là encore, «démarrer» des plants de tomates qui ont poussé par deux ou trois dans les mini-godets – comme la place manque toujours par rapport aux ambitions qui sont immenses, on sème dense...

Léa vient de faire les comptes: ce printemps, on a semé 189 000 graines! Une partie des plants restera ici pour se nourrir et refaire des semences, une partie sera vendue, une grande partie offerte aux divers jardins collectifs et camps de réfugié-es à travers le pays. Les plaques à semis s'entassent dans et autour des serres, et d'urgence il faut construire encore un abri temporaire. On affronte les problèmes à mesure qu'ils se présentent...

«Beddak moussa'adeh? – Oui volontiers, me dit Salem avec de grands gestes, on doit faire un traitement contre les pucerons, mais d'abord il faut que je répare ce moteur – ce qui prendra la journée.» Entrée dans un rythme de vie différent...

Salem vient de la périphérie de Damas où il cultivait des roses, il a vécu la révolution, le siège, les hôpitaux souterrains. Quand Zoé et Ferdi l'ont rencontré dans un camp de réfugié-es, il leur a montré l'arbre multicolore derrière sa tente: sur chaque branche, il avait greffé une variété d'abricots ou de prunes différente!

Ce soir, invitation chez Khaled et Fatem pour la rupture du jeûne. Demain, nous irons festoyer chez Fodda et Walid,

Le voyage des blés irakiens

Wafa fait partie des fondateur-trice-s du réseau Gwez w Nakhel (Noyers et Dattiers) qui réunit des passionné-es de l'agro-écologie et des semences paysannes en Irak. Les membres actifs vivent au Kurdistan Irakien, à Bagdad et à l'Ahwar et entretiennent cinq jardins de semences. Wafa cultive un hectare de jardin pour des semences potagères. Cette année, elle a semé 5000 m² du blé dur «Barbe noir» et du blé Khorasan «Dent de Chameau». Ces variétés originaires d'Irak du Nord étaient stockées depuis 1976 dans la banque de semences allemande à Gatersleben. En 2007, suite à des actions contre les essais des blés OGM à Gatersleben, ces deux variétés se sont retrouvées à la ferme de Longo maï Hof Ulenkrug au Mecklenbourg, où elles étaient ressemées régulièrement. Après une multiplication réussie à Buzuruna Juzuruna, ils ont pu retrouver cette année leur région d'origine en Irak.



Ramadan oblige! Puis chez Faiqa et Abdou... Ce sont des familles paysannes venues des campagnes plus reculées de la Syrie, qui ont fui l'horreur de la guerre sans y prendre part.

La coexistence sur la ferme et l'entente entre les différentes familles, comme entre personnes venues de Syrie, du Liban et de France, n'est pas simple. Déjouer les jalousies, les hiérarchies, les privilèges et tendre vers l'égalité reste un défi quotidien. Mais rien n'est simple ici, et tout est affaire de coexistence. De jonglage, d'équilibre précaire. Comme ces brebis de Walid au milieu des légumes: le filet a intérêt à être bien mis. Mais elles participent à broyer et fertiliser les cultures. Ou alors cet improbable chapiteau de cirque au beau milieu du jardin: on parle quand même d'un jardin semencier professionnel, et de hordes de gamins turbulents! «Bouba nous a dit qu'elle cherchait un endroit pour poser son chapiteau et faire du cirque avec les enfants des camps. On lui a dit, viens...»

Ici, quand la vie s'invite, on ouvre la porte. Ici, une génération d'enfants fait l'expérience d'un espace de coopération loin des guerres et des dictatures, et leurs courses à travers le jardin l'égaient d'autant de touches de couleurs que les fleurs qu'on y cultive.

Les camps. Il y en a des centaines dans les environs, certains vastes, d'autres minuscules, coincés entre les bouts de champs, les casses automobiles, les décharges, les immeubles en parpaings poussant comme des champignons – pour être clair: ce sont des bidonvilles. Un million de Syrien·es s'y entassent, sans papiers d'identité, sans droit de construire en dur, ni de se déplacer, ni de travailler autrement qu'au noir, sans perspectives, coincé·es dans un pays au bord de l'effondrement économique, où les prix ont été multipliés par cent en une année. Comment cette oasis

arrive-t-elle à coexister avec une telle misère?

La première année, le terrain était ouvert à tous les vents et les gens des alentours venaient se servir. Il a fallu se résoudre à poser une clôture si on voulait avoir des graines. Mais voilà la beauté: en même temps qu'ils et elles ont clôturé le terrain, une nouvelle parcelle en-dehors a été défrichée et plantée, où les gens pouvaient continuer à se servir.

Comme cette histoire de robinet. Yassine, le plus petit membre de la ferme, seul au bureau et en manque de bêtises, grimpe sur la table, ouvre le robinet qui s'y trouve au mur, inonde l'imprimante et les factures... Mais quelle idée aussi d'avoir installé un robinet à cet endroit! «Ben, quand on a construit la maison, on s'est dit, le jour où ça ne sera plus une maison de la semence et que des gens voudront l'habiter, ils seront contents d'avoir un point d'eau...»

Aller dans le sens de la vie, sans peur, la sachant précaire. «C'est le chemin qui compte.» Comme d'avoir planté ces centaines d'arbres fruitiers, alors que le terrain est en location et qu'il n'est pas certain qu'on puisse y rester au-delà des trois ans à venir.

Un jour, la salle de classe bruisse des voix d'une quinzaine de personnes venues de tout le Liban pour construire ensemble un réseau de semences paysannes. Chacun·e repartira avec quelques variétés qu'il ou elle aura choisi de reproduire cette année. Ainsi, ce lieu travaille à grandir au-delà de lui-même. Dans quelques jours, une partie de l'équipe s'envolera en Irak pour continuer d'y transmettre son savoir-faire et tisser la toile de la révolution agroécologique à travers le Moyen-Orient.

Il y aurait tant à raconter. L'espace manque. Toutes ces existences qui s'enchevêtrent – toujours de façon un peu plus chaotique que ce qu'on aurait aimé – et parfois des graines se perdent, des arbres sont arrachés, des gens se querellent et des fermentations pourrissent – mais pour l'heure ça tient, par petits miracles et petits gestes d'attention juxtaposés.

Tant d'instant, de visages. Les visites pour apporter des plants et échanger des graines. Le jardin collectif du camp voisin. L'expédition nocturne pour remplir les bidons d'eau potable à la source. Le soir d'orage où le cirque a failli s'envoler. La pluie tant attendue et le tri des haricots près du poêle. Le retour du soleil ardent, les fleurs printanières et la neige sur les montagnes. Le mariage de Maïssa. Les pétales de roses épandus sur la tombe de Leila, au lever du jour, au cimetière syrien sur un flanc rocheux de montagne. Les cèdres millénaires. Les lumières de la plaine. Le mont Hermon qui veille sur nous au sud, côté Palestine – une autre de ces frontières douloureuses et infranchissables.

Un jour, les humains les traverseront comme des graines volant au vent.



Survivre en Ukraine



Au village, à Nijné Selitché en Transcarpatie, le projet d'un jardin partagé prend forme. A la ferme de Longo maï, les premiers semis ont été fait en avril. Inna et Artiom ont, par la suite, sélectionné de jolis plants de tomates. En mai, deux serres ont été montées sur un terrain au village et les plantations ont pu y être réalisées avec succès. Ce projet est une coopération entre le groupe de volontaires pour l'aide aux réfugié·es, des habitant·es du village et les réfugié·es qui souhaitent se créer une nouvelle base de survie.